

Le vieux grenier...

Suzanne Lafrance

Numéro 91, automne 2007

Tant d'histoires à raconter!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafrance, S. (2007). Le vieux grenier.... *Cap-aux-Diamants*, (91), 37–37.

Le vieux grenier...



Grenier de la maison ancestrale de la famille Beaugard, Saint-Eugène (Drummond).
(Photographie Louis Beaugard, 2007).

Dimanche après-midi. L'été. Marie-Rose finit de laver la vaisselle. Elle prévient la famille de ne pas s'éloigner. Leur dit qu'ils vont bientôt partir. En promenade. Faire un tour d'auto. Parfois ils allaient à la campagne, où Marie-Rose retrouvait, le temps de quelques heures, des visages familiers, des souvenirs de famille, les aires de son temps, sa sœur.

Jeanne habitait une ferme. Elle y élevait sa famille : celle de son premier mari et celle de ses deuxièmes noces. Avec eux vivait le grand-père, l'ancêtre, le père de son premier mari, encore propriétaire et souverain des lieux.

Ils partaient tous les six – parfois sept quand William, le frère de Marie-Rose resté célibataire, décidait de venir avec eux – tous entassés dans une vieille automobile. Le soleil surchauffait les torpeurs, les chemins cahoteux secouaient la voiture et tenaient éveillée leur impatience d'arriver.

Engourdis par le voyageant, ils émergeaient du véhicule, chiffonnés, impatients, tous affamés de retrouvailles... Heureux! Ils étaient toujours ravis d'apercevoir, d'un seul coup d'œil, le quadrillé des champs fraîchement sarclés ou semés de patates, les vaches et les moutons au fond des pâturages, la maison de bardeaux et ses bâtiments gris.

Assis dehors sur la galerie, le vieux père s'éveillait en sursaut, ouvrait les yeux, les saluait dans un éclat de rire et puis se rendormait, caillait un somme, cognait des clous tout en serrant dans un coin de sa bouche, sa pipe éteinte et un pâle sourire.

Et ces dimanches-là, Mathieu y découvrait un monde! Il s'initiait aux routines de la ferme, en aimait les pesantes ou subtiles senteurs et se rythmait au fond sonore et continu des bêtes. Et ces dimanches-là, il partageait les joies, les cris et les réjouissances d'une famille nombreuse.

Mais ces dimanches-là Mathieu avait, surtout, des désirs d'enfant : comme le plaisir de marcher dans les champs, d'explorer les sous-bois pour faire lever des écureuils et des tamias rayés et, quand il était chanceux, des lièvres et des perdrix.

Mais ces dimanches-là il y avait, surtout, plein d'espaces féconds que son imaginaire, soudainement ravivé de parfums et de sons, vivement coloré d'images bigarrées, allait lui resservir plus tard, au moment opportun, pour l'aider à survivre à d'autres quotidiens. Il ne rentrait dans la maison que pour de l'eau, pour un biscuit, pour une permission, ou échappait, incognito et silencieux, à l'attention des parents pour monter au grenier.

Que Mathieu aimait ce vieux grenier! Et comme il s'en souvient! Grenier au plafond bas, pentu, aux poutres apparentes couvertes de toiles d'araignée. Il allait y fureter dans l'espoir d'oublier le monde des adultes, s'y perdre et se faire découvreur dans cet espace clos et sécurisant du haut de la maison.

Mathieu aimait y voir s'endormir le soleil, y respirer l'odeur des bois secs et y goûter le silence et la paix. Et il y surprenait toutes les résonances : celles des vitres salies, bistrées de suie, d'où la brise flûtiste exhalait son haleine comme

pour y faire, tout doucement, frissonner la lumière; et celles des planches du plancher : larges planches de pin qui enduraient, plaintives, la fougue des enfants, l'ardeur de leurs pas et les sauts insouciantes de leurs très jeunes âges; et tous les bavardages des gens restés en bas : sons de ces voix montantes, voix assourdies par la distance, rendues lointaines par les cloisons, presque inaudibles tant l'épaisseur de l'air les feutre, malgré tout rassurantes comme l'est l'envoûtant ronronnement du chat qui dort.

Souvent il y montait pour pouvoir s'y taire, pour s'y dissimuler, y jouir du silence ou simplement y regarder sommeiller les objets.

Objets complices. Comme s'ils partageaient de pareilles faiblesses! Il appréciait, sans en connaître les usages d'antan, y revoir une table à battants, les montants gris d'un métier à tisser, un écritoire, un vieux rouet, un lit de cuivre, des lits de fer, un dévidoir peint sang de bœuf, des coffres moulurés, des cruches et des grands pots de grès, des piles de petites chaises, un fusil à baguette, un fauteuil berçant aux « voliches » joliment ajourées de cœurs, de trèfles et de fleurs, une bergère recouverte de crin, éventrée, noire, bancale et démantibulée et, au centre près de la trappe, une petite armoire remplie de choses vieilles : des objets surannés, enfermées là comme pour y séquestrer la misère.

Confusément et sans raison précise, ses sens pressentaient la richesse de tous ces souvenirs. Rêveur, il s'y construisait des ailleurs, des histoires d'enfant, de Pierre-Esprit Radisson fait prisonnier, de forts imprenables et de voyages, de traite des fourrures, de rapides, de portages, de campements amérindiens, de chats sauvages et de feux de camp, de mouches à feu, d'ours et de canots d'écorce... Et il y combattait de rudes ennemis, réalisait de fracassants exploits ou bien s'y réfugiait pour panser ses blessures, y refaire ses forces, anticipant d'autres assauts, d'autres prouesses, de valeureux combats, de douloureux échecs ou d'illustres victoires.

Des années plus tard, le monde avait beaucoup changé. Celui de l'enfance aussi. Lors d'une visite chez Jeanne, par nostalgie, Mathieu retrouva le désir de monter au grenier. Le monde avait changé : le vieux grenier était vidé! ♦

Suzanne Lafrance